

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

GALATHÉE,

SCÈNE LYRIQUE,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, au
Théâtre de la République, le 14 Pluviôse de
l'an III, suivie d'un épître à J. J. ROUSSEAU.

PAR le Citoyen POULTIER, auteur des
Discours Décadaires.

Prix 25 sols.

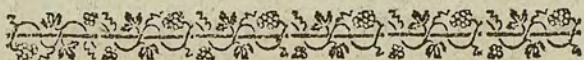


A PARIS,

A l'Imprimerie des DISCOURS DÉCADAIRES,
au petit Pavillon contre les fossés des Tui-
leries, dans le Jardin de l'Orangerie.

L'An III^e, de la République Française.

Son cœur est bon, son œil mutin ,
Sa vertu sans aprêt , ses grâces sans contrainte.
Elle embélit les instans nébuleux
De ma vie agissante , et souvent orageuse
Je ne sais pas si je la rends heureuse,
Mais je sais bien qu'elle me rend heureux.



POULTIER

*Aux lecteurs et aux spectateurs de la
pièce de Galathée, à ceux même qui
ne la verront ni ne la liront.*

DANS l'espace de quatre ans ; je fus honoré , sous le régime de la tyrannie , de trois lettres de cachet. Impatient du joug , j'osais alors dans mes écrits braver l'aérule des ministres , et les signaler comme les oppresseurs du peuple. Cette hardiesse prématurée me fit proscrire , et je fus obligé de quitter Paris. J'allai m'enfoncer dans une solitude , inaccessible aux espions de la littérature , je pris le nom de d'Elmotte ; et , à l'aide de ce travestissement , je publiai plusieurs ouvrages philosophiques qui ne

seraient point indignes de notre régénération, si la révolution n'occupait exclusivement l'attention publique. Galathée fut composée au milieu d'un bois, en 1787; et imprimée peu après dans le journal Encyclopédique. Le but moral de cette pièce m'a enhardi à la produire sur la scène. L'amour conjugal est une des vertus qui doit le plus assurer la solidité de l'édifice que nous élevons à la liberté. L'amour conjugal est la source du bonheur domestique, dont se compose le bonheur général. On me dira que le peuple m'a délégué pour faire autre chose que des scènes lyriques; mais je répète que cette bagatelle fut imprimée, avant la révolution; je n'ai fait que l'indiquer au théâtre de la République, qui s'en est saisi, comme d'un bien qui, depuis long-temps, n'était plus à moi.

Je n'ai point perdu mon tems
comme législateur: je n'ai point, dans
cette carrière, joué un rôle impor-
tant. J'ai servi le peuple, dans l'obs-
curité. J'ai mis ma part de lumières et
de zèle, dans l'œuvre sublime de notre
indépendance. Je me suis éloigné des
factions; je les ai vu périr toutes, et
je suis resté. Ainsi resteront ceux qui
préfereront, à leur gloire et à leur
intérêt, la gloire et l'intérêt de la na-
tion: mais ces orgueilleux pigmées,
ces dominateurs incorrigibles de l'o-
pinion publique; ces tribuns insolens,
jaloux de tout ce qui les égale ou
les surpasse; ces demi-dieux en bon-
net rouge, ces grands héros en mous-
tache qui n'ont ni probité, ni talens,
ni vertus, qui se sont enrichis, en
criant contre les riches; toute cette
vermine impure, née de la fange révo-
lutionnaire, passera. Le vrai patriote,
pauvre sans faste, désintéressé sans

ostentation, ami sincère de l'égalité,
de la justice et du bonheur de ses
concitoyens, dont les actions publi-
ques et privées sont constamment con-
formes aux principes qu'il énonce à
la tribune ou dans ses écrits; le pa-
triot qui s'oublie, pour ne penser
qu'au succès de la chose commune;
celui-là survivra à tous les orages et
arrivera au port avec le vaisseau de la
République.

GALATHÉE,

SCÈNE LYRIQUE.

GALATHÉE ; l'œil fixé sur l'urne de son époux.

JE vis encore , et Pigmalion n'est plus ! Quel est mon espoir ? qui me retient enchaînée sur les bords du tombeau ? que fais-je sur la terre ? hélas ! il n'est plus pour moi de consolations. Malheureuse ! mes larmes seront éternelles : en proie à tous ces traits de la douleur , je ne pourrai survivre à la mort de mon époux. Depuis deux jours , aucun aliment n'a réparé mes forces épuisées. Deux fois la nuit a déployé ses voiles , sans que le sommeil ait versé sur mes yeux son baume consolateur.

L'aurore commence à briller à travers ces rochers sauvages.

Les rossignols , par leurs chants mélodieux , célèbrent la marche radieuse du soleil : je vais prendre ma lyre et joindre ma voix à leurs accens ; en retraçant mes manx , je parviendrai

peut-être à les adoucir. Si ma lyre est l'interprète de mon cœur, elle ne rendra que des sons tristes et douloureux.

Doux charmes de l'harmonie ! où sont donc vos prodiges ? N'auriez-vous plus d'empire sur mon cœur ? Ils ne sont plus ces jours de félicité, où mon époux mêlait sa voix à la mienne, où nous chantions ensemble et les bienfaits de la nature et les chastes plaisirs de l'himen.

(Elle se lève.)

Funeste voyage !

Fatale absence ! Je pressentais tes suites désastreuses..... Le jour commençait à poindre ; un vent frais agitait doucement le feuillage ; les oiseaux préludaient à leur chanson du matin ; la nature parée de toutes ses graces , étalait aux yeux sa riche simplicité : mon époux , épris de ce spectacle , m'avait conduit dans ce Jardin. Toutes ces beautés me disait-il , sont l'ouvrage de la nature ; c'est l'amour qui les vivifie : sans ce dieu , ces fleurs n'ont plus d'éclat ; la verdure est uni-

forme et triste. Eh ! pouvais-je en juger ? Le plaisir me fermait les yeux : l'amour les couvrait de son bandeau : et l'astre brillant de Vénus recueillait nos soupirs..... images douces et cruelles ! O tendres et pénibles souvenirs !.. Bientôt Pigmalion , l'air triste et d'une voix tremblante , m'annonce qu'un ami dans l'infortune l'appelle auprès de lui. *Galathée , me dit-il , un ami malheureux est un être sacré ; mais crois à ma promesse ; dans peu de jours , je serai dans tes bras.....* Je veux le retenir , il s'échape et disparaît à mes yeux. Depuis un mois le soleil éclairait ma tristesse , lorsque.... (je ne puis y penser sans frémir) On m'apporte les cendres de mon époux ; Un billet accompagnait ce fatal présent ; malgré le coup qu'il porte à mon cœur , Je ne puis m'empêcher de le relire.

„ Chère Galathée , je n'ai pu longtems supporter ton absence : elle m'a coûté la vie. Conserve tes jours : souviens-toi de Pigmalion , et jete quelquefois les yeux sur mon dernier ouvrage , Je te l'avais consacré. „

Et moi , Je te consacre mes larmes ! Elles ne

tariront jamais. Cher Pigmalion , tu ne vis plus pour moi ; ta voix si douce ne vient plus enchanter mon oreille ; tes mains caressantes ne touchent plus mes mains ; ton souffle , si pur ne se confond plus avec mon haleine : hélas ! de ton existence qui m'était si chère , il ne me reste plus qu'une cendre froide et insensible : elle m'est précieuse encore ; elle nourrit ton image dans mon cœur ; elle me rappelle sans cesse ce que j'ai perdu. Quoi ! tu meurs dans la fleur de l'âge ; quand , les dieux orgueilleux de sortir de tes mains , te comblaient de tous les biens qu'ils dispensent ! Vertus , talens , beauté , jeunesse , tu possédais tout. Autant les dieux sont au-dessus des mortels , autant tu brillais par-dessus tes rivaux ; que dis-je ? Depuis longtems tu n'en avais plus ; les artistes les plus renommés croyaient te présenter un faible hommage , en t'offrant leurs chefs-d'œuvres. Le premier tu anoblis ton ciseau , en le consacrant à perpétuer les images des Martyrs de la Liberté , et des plus vertueux citoyens de la République ; plein de haine et de mépris

pour les rois, tu rejetais leurs infâmes présens ;
sincère ami du peuple , tu le servais pour lui
et non pour toi ; tu visitais le malheureux
dans sa chaumière : la chaumière , disais-tu ,
est le palais du Républicain ; c'est l'asile des
vertus modestes ; c'est la retraite du patriotisme
pur et désintéressé ; la chaumière a renversé
les trônes , elle sera toujours le plus ferme appui
de la Liberté , des mœurs et de l'Égalité.

Il est mort !

Et voilà l'urne qui contient ses tristes
restes.

Celui qui fut la gloire de son siècle , repose
dans des lieux ignorés , lorsque des pyra-
mides fastueuses renferment la cendre des ty-
rans.

Hommes ingrats ! vous batissez des temples
aux oppresseurs de l'humanité , et vos modestes
bienfaiteurs ont à peine un tombeau. Jupiter ,
punis-moi , si je blasphème ! mais à qui dois-je
l'existence ? ce n'est point au feu que Prométhée
emprunta du ciel. L'ame brûlante de Pigmalion
fit naître mon âme ; son amour inépuisable me

vivifia ; son divin ciseau me donna ces formes suaves , l'admiration et le desespoir de tous les artistes : de pierre informe que j'étais , il me fit sa maîtresse et sa femme : n'était-il pas mon père , mon frère , mon amant , mon époux ? En lui seul était renfermée toute ma famille : son cœur était le foyer où se réunissaient mes plus tendres affections.

Tristes mortels ! que d'avantages j'avais sur vous : vous n'arrivez , à la vie , qu'au milieu des douleurs ; vos premiers accens sont des plaintes ; et moi , le premier instant où je respirai , fut une jouissance ; mes premières larmes furent celles du plaisir : je ne soupirai pas après le bonheur , il ne m'a quitté qu'avec Pigmalion. Qui jamais le remplacera dans mon cœur ? que je périsse plutôt que d'écouter les vœux d'aucun mortel ! cher époux , j'en prens tes cendres à témoin... Vain serment ! projets inutiles ! hélas ! pourrai-je supporter la vie , sans toi ? Non , non ; je vais te rejoindre , je vais chercher ton ombre , pour ne la plus quitter.

(Elle s'assied.)

Tyran de mon cœur , dieu de ma naissance et de ma vie , amour ! écoute mon dernier souhait : d'un marbre insensible , tu fis la créature la plus aimante ; eh bien ! rétablis les lois de la nature , rends-moi mon inertie ... Si d'une statue , ton souffle générateur fit une femme , ne peux-tu d'une femme faire une statue ? l'effort est moins grand , le miracle est détruit , et tout rentre dans l'ordre.

(Elle se lève.)

Amour , tu repousses ma prière ; loin d'adoucir mes maux , tu les aigris à chaque instant ; tu redoubles l'activité du poison qui me tue... Quel sort est le mien ? hélas ! que deviendrai-je ? mon parti est pris ; ce lieu sera mon tombeau ; j'y périrai d'inanition : j'expirerai en embrassant les tristes restes de mon époux.

Ciel ! il respire encore ;

Sa cendre paraît s'échauffer , sous ma main ;

Elle me brûle... Mon époux n'est point mort ; il vit , il me parle.

Prolonge , Pigmalion , de si doux accens ; mon oreille en est enchantée : viens près de

mon cœur ; tu en connus toujours le langage ;
il te dira ma douleur , mon désespoir et mon
amour.

Insensée ! quelle chimère me leurre et me
séduit ? la passion m'égare ! mon imagination
échauffée me fait voir des fantômes : ce vase
est toujours froid ; c'est mon âme qui brûle !

Dieux cruels ! vous vous jouez ainsi des
faibles humains ; vous abusez avec une joie bar-
bare leurs esprits faibles et crédules ; vous
leur offrez l'ombre fugitive de la félicité , pour
les plonger bientôt dans l'abîme des maux :
pourquoi détruisez vous le prestige qui flattait
mon cœur ? quand vous m'avez tout ôté , vous
m'enviez encore jusqu'aux tristes charmes de
l'illusion.

(Elle relit le billet de son époux.)

„ Jete quelquefois les yeux sur mon dernier
„ ouvrage , je te l'avais consacré. „ Oui , voilà
ton dernier chef-d'œuvre ; voilà le dernier
dieu que tu fis !

(Elle lève le voile qui couvre la statue.)

Quel sentiment involontaire vient m'agiter ?
Des

Dé-mouvemens de surprise et de joie se succèdent dans mon sein.

J'étais mon âme fermée au plaisir ; quelle puissance consolatrice vient en suspendre les maux ? quelle étonnante révolution se fait en moi ;

Mes larmes se sèchent ;

Le nuage , qui couvrait mes yeux , se dissipe :

J'éprouve les frissons précurseurs ; qui m'annonçaient ; autrefois , la présence de Pigmalion.

Ah ! sans doute , un nouveau prestige me séduit. Mon œil abusé croit voir ce qu'il désire. Pauvre Galathée ! approche , examine : ce n'est point Pigmalion ; ce n'est qu'un dieu.

Mais ces traits , toutes ces grâces !

Sa bouche paraît me sourire.

Son attitude panchée , les tresses négligées de ses beaux cheveux... Non , je ne me trompe pas... C'est sous cet habit , c'est avec cette lyre qu'il célébrait le jour de ma naissance :

entouré de ses élèves, le front couronné de roses ; c'est ainsi qu'il chantait la romance de nos amours.

Pigmalion pince de la lyre et commence la majeure d'une romance, qu'il continue aux endroits marqués par un à-linéa.

A peine je respire ! je ne puis revenir de ma surprise !

C'est le même air qu'il me chantait... J'en rougis, mais je ne puis l'entendre sans un charme inexprimable.

Jamais je ne sentis de semblables impressions : une chaleur secrète s'insinue dans nos veines ; je brûle, et je ne sais pourquoi.

Je viens dans ce lieu pour y pleurer mon époux, et j'y nourris des pensées outrageantes à sa mémoire. Recouvrons le marbre ! faisons tomber le voile !

Qu'elle puissance maîtrise mon cœur et retient mon bras ! quel feu séditieux circule dans mon sang !

Je pourrais.... Non ! quitons ces lieux ; je ne puis y rester, sans honte.

Quel charme m'y retient, malgré moi ?

Je ne puis aller plus loin :

Je tremble ;

Un nuage épais couvre mes yeux ; je me meurs.

(Elle s'assied.)

Pigmalion joue la romance entière. Galathée, après des mouvemens d'impatience et de surprise, tombe aux pieds de la statue.

Ah, cesse de me tourmenter ! si tu es un dieu, la vertu doit être la bienfaisante : rend le jour à mon époux ; tu le peux, tu le dois ; c'est par lui que les mortels t'adorent ; sans lui, les temples seraient déserts, les autels sans encens. Te faut-il ma vie ? parle, je te la donnerai sans peine.

(Elle se relève.)

Tu ne me réponds pas ? Ta puissance se bornerait-elle à tirer quelques sons d'une lyre ? Encore une fois que faut-il que je fasse ?

B 2

PIGMALION.

Il faut m'aimer autant que tu aimais Pigmalion.

GALATHÉE.

Cruelle divinité ! Garde tes présents , je n'en veux point à ce prix ; je ne devrai jamais , mon bonheur , au parjure.

PIGMALION, *vole aux genoux de Galathée.*

Divine Galathée ! Vois ton époux à tes pieds.

GALATHÉE.

Laisse moi , vil séducteur : tu prends la forme de mon époux , pour me tromper : va je suis inaccessible à tes ruses.

PIGMALION.

Tu ne reconnais donc plus ma voix : tu repousses celui qui t'était si cher.

GALATHÉE.

Toi , Pigmalion ! non tu n'es point Pigmalion. Ah ! si tu étais mon époux , aurais-tu si long-tems vu mes maux , sans les adoucir ?

PIGMALION.

Céleste Galathée , ta fidélité m'enchanté !
écoute-moi , je t'en conjure ; ton bonheur et
le mien en dépendent.

GALATHÉE. (*moins courroucée.*)

Que me veux-tu ?

PIGMALION.

Je veux t'ouvrir mon âme. Je veux te rendre
ton amant , ton époux : je veux tarir le cours de
tes larmes et ramener le bonheur et la paix dans
ton sein.

GALATHÉE *adoucie.*

Parle , et ne me trompe point : n'abuse pas
des tourmens de la tendresse conjugale. Parle ;
je ne sais , mais le son de ta voix a porté la
consolation dans le fond de mon cœur.

PIGMALION.

Je ne te dirai rien de mon départ ; tu sais
combien il m'était cruel de me séparer de toi ;
mais l'amitié malheureuse me tendait des mains
supplantes , je volai à son aide : de retour ici

(pardonne à l'amour inquiet) je croyais que la reconnaissance était l'unique sentiment qui liait ton sort au mien. Mon âme ardente avait besoin d'une épreuve pour être rassurée sur ton amour. Je t'ai fait apporter cette urne, accompagnée d'un billet. Tu pleuras sur les cendres de ton , époux et ton époux vivait encore. Je dévorai tes larmes. J'ai fait enlever la statue d'Apollon; et là, en sa place; témoin de ta douleur touchante, de tes gémissemens, de ton désespoir, vingt fois j'ai voulu m'élancer dans tes bras; mais enivré des témoignages de ta tendresse, je voulais en prolonger la jouissance: j'ai résisté jusqu'au moment où fidèle à ton époux contre ton époux même, tu m'as donné un exemple de l'héroïsme conjugal. Ah ! Galathée ! peux-tu me méconnaître encore ? Et Veux-tu toujours que je sois un Dieu ?

GALATHÉE embrasse son époux.

Quoi ! ce n'est pas un songe ? je sens la douce étreinte de tes bras ? ton cœur parle à mon cœur ? Ah c'est bien toi ! Eh que,

autre eut pu me faire éprouver] un trouble si
charmant ?

PIGMALION.

Oublieras-tu que Pigmalion t'a affligé ; ce
sera l'unique fois de sa vie.... Combien je
vais te dédommager des maux que tu as souf-
fert !... Combien je vais t'aimer... t'adorer.

GALATHÉE.

Tu m'aimes , je te retrouves ; vas , tout est
oublié.



ÉPITRE

A J. J. ROUSSEAU,

PAR le Citoyen POULTIER, Représentant
du Peuple.

IMMORTEL écrivain , dont la cendre tranquille ,
Imprime un si doux charme , aux bois d'Arme-
nouville !

Philosophe hardi ! pardonne si ma voix ,
De la nature humaine , ose embrasser les droits :
Dans le fond des forêts , tu relègues ton frère ;
Tu proscriis les saints noms et d'épouse et de père ;
De la société , tu veux rompre les nœuds ;
Et moi , j'en viens serrer les liens fructueux.
Je n'ai pour ce projet , ni ta vaste sience ,
Ni les foudres tonnans de ta mâle éloquence ;
Mais si la vérité , fidèle à mes accens ,

De ma jeune raison, soutient les premiers chants ;
 Si ses augustes traits brillent dans mon ouvrage ;
 Je borne tous mes vœux à ce seul avantage.

Sur la terre jeté nu, faible, languissant ,
 Pour conserver ses jours , que peut l'homme en
 naissant ?

S'il n'était recueilli, par les mains d'une mère ,

Hélas ! il périrait de froid et de misère ;

Où des loups furieux : de pature affamés ,

Viendraient se disputer ses membres désarmés.

Peut-il plus, en sortant de cet âge débile ?

Si vous ne dirigez sa jeunesse imbécile ;

Si les secours d'autrui, tous les jours répétés ,

Ne dévelopent point ses lentes facultés ;

Alors vous le verrez, aujourd'hui si superbe ,

Suivre l'aveugle instinct du cheval qui paît

l'herbe,

L'homme, à l'adolescence à peine parvenu ,

Éprouve un sentiment qu'il n'avait point connu ;

L'impérieux amour dont il sent la blessure ,

Pour lui, d'un nouveau sexe, embélit la nature ;

D'un indomptable feu, son cœur est consumé ;

Voyez l'éclair jaillir de son œil enflammé ;

Voyez le , frémissant , gravir cette montagne ;
 Sans la connaître encore , il poursuit sa compagne :
 de sa persévérance , il a trouvé le prix ;
 Et des fleurs du plaisir bientôt naissent des fruits :
 Un intérêt touchant , vers ces fruits le ramène :
 De la société c'est la première chaîne.

A ces tendres objets , homme , tu dois tes soins !
 Qu'une douce pitié te porte à leurs besoins !
 Que ton expérience éclaire leur jeunesse !
 A leur tour , ils viendront consoler ta vieillesse.

Tout s'use , tout finit. Hélas ! quand , de ton
 corps ,

Tu verras lentement s'affaiblir les ressorts ;
 Quand le tems par degrés , éteindra ta pensée ;
 Quand , de ton bras nerveux la vigueur éclipsee
 Trompera ton espoir et tes pressans desirs ,
 Tu pousseras , alors , d'inutiles soupirs.
 Sur le sol étendu , sans force , sans défense ;
 Réduit dans tes vieux ans à l'état de l'enfance ;
 Exténué , souffrant , luttant contre la mort ;
 Sans la société , dis , quel serait ton sort ?
 Exposé , tristement à des tourmens horribles ,
 Tu servirais de proie aux animaux terribles ;

Qui , provoqués de loin , par tes cris gémissans ,
S'arracheraient , entre eux , tes membres palpitans .

Et d'ailleurs si , de Dieu , la sagesse suprême ,
Avait destiné l'homme à vivre avec soi-même ;
S'il l'avait proformé , dans ses desseins divers ,
Pour traîner ses jours , seul , dans le fond des déserts ,
Eut-il de tant de dons enrichi son ouvrage ?

A quoi nous servirait le geste , le langage ?

A quoi nous servirait cet art ingénieux

Qui fixe la parole et la retrace aux yeux ?

Cet art qui , du passé , nous offrant les richesses ,

Prépare , à l'avenir , de nouvelles largesses ;

Du hideux fanatisme , émousse les poignards ;

Fait , de la liberté flotter les étendards ;

Rappelle les humains , à leurs vertus premières ,

De l'esprit cultivé , propage les lumières ;

Et , poursuivant partout le crime et les tyrans ,

Fais descendre les rois , de leurs trônes sanglans .

Art céleste ! par toi , la France émancipée ,

A détruit , des Capets , la puissance usurpée ,

Par toi , j'ai démasqué les fripons et les sots ;

Et , des plus scélérats , dévoilé les complots ;

Des opresseurs , par toi , j'ai repoussé les armes ;

Par toi, de l'amitié, j'ai savouré les charmes :
 Ah; c'est par ton secours, que les amis absens,
 Franchissent la longueur de l'espace et du tems !
 Tu calmes les ennuis de l'amant qui soupire ;
 Des préjugés cruels, tu recules l'empire :
 La raison te doit tout ; tu lui donnas l'essor :
 Dans la fange, sans toi, nous croupirions encore :
 De poètes fameux, tu peuplas le Parnasse ;
 Tu consacras les vers de Virgile et d'Horace ;
 Tu fais vivre les noms des Catons, des Brutus ;
 A la postérité, tu transmets leurs vertus :
 Tu nourris le flambeau de la philosophie ;
 Flambeau qui soutient l'homme et qui le fortifie :
 Mille Peuples, par toi, peuvent s'unir entre eux,
 Les Peuples alliés sont bien moins malheureux :
 Eh ! quel être assez dur, assez impitoyable ,
 Peut détourner ses pas en voyant son semblable ?
 Hélas ! si nous souffrons ; si le sort, en courroux ,
 De ses revers affreux nous fait sentir les coups ;
 Pourquoi n'inions-nous pas adoucir nos misères ,
 En épanchant nos maux dans le sein de nos frères ?
 Ah l'homme est fait pour l'homme ! oui, du
 fond de mon cœur ,

S'élance avec transport ce sentiment vainqueur ;
 C'est envain qu'amoureux des charmes de l'étude,
 Nous allons , transportés , chercher la solitude ;
 De désirs inquiets , nos cœurs toujours troublés ,
 Auprès de nos amis , sont bientôt rapelés.

Vous qui , portant par choix le joug de l'absténence ,
 Consommiez votre vie , au sein d'un long silence ;
 De l'austère *Benoît* , fervens imitateurs ;
 J'ai fréquenté les lieux , temoins de vos douleurs ;
 Je fuyais comme vous les vanités du monde ;
 Comme vous , je croyais , dans une paix profonde ,
 Couler , loin des cités , des jours sereins et purs ;
 Je cherchais le bonheur dans vos réduits obscurs :
 Vain espoir ! par le tems , mon ame détrompée
 Vit s'envoler l'erreur dont elle était frappée.
 Dans vos sombres dortoirs , l'ennui , ce poison lent ,
 Énervait ma vertu , la minait sourdement ;
 Et , quand je me sondais , avec un soin extrême ,
 Mon plus grand ennemi se trouvait en moi-même.
 Je mis , avec courage , un terme à mes regrets :
 Je dégageai mes mains des fers que je portais ;
 Je brisai les liens de ma raison captifs ;

J'évitai les dangers de cette vie oisive
 Pour laquelle , jamais , l'homme ne fut formé.
 De plus nobles desseins , me sentant animé ,
 J'abandonnai mon cœur à cet élan sublime
 Qui , de nos citoyens nous fait chercher l'estime :
 Otez ce sentiment , parmi nous tout languit ,
 Et , par lui , l'univers s'avive et s'embellit :
 Il inspirait , jadis , Socrate et Démosthènes ,
 Et les héros fameux et de Sparte et d'Athènes ;
 A Rome il animait Traséas , Cicéron ,
 Fabricius , Camille et le sage Caton.
 Ce ressort , si puissant , ne connaît pas d'obstacle ;
 Toujours , il nous conduit de miracle en miracle.
 Sous un globe léger , de la terre élançé ,
 Pend un frêle vaisseau , par des fils balancé ;
 Il porte deux mortels qui , dédaignant la terre ,
 S'élèvent comme un trait des champs de l'Angle-
 terre !
 Leur front touche la nue ; à leurs pieds l'Océan
 Déroule , avec fureur , son flot rétentissant ;
 L'impitoyable mort , d'une main menaçante ,
 Fait briller devant eux sa faulx étincelante :
 Tantôt l'on voit leur barque immobile dans l'air

On la croit suspendue aux plaines de l'Éther :
 Et puis , comme un torrent tantôt précipitée ,
 Elle va s'abimer dans la mer indomptée :
 Mais Neptune , admirant des Icares nouveaux ,
 Frappe , de son trident ; la surface des eaux ;
 Soudain ; des vents du Nord la troupe déchaînée ,
 Fait planer , sur Calais , la barque fortunée ;
 Elle descend , on court ; tous les yeux enchantés
 Fixent les deux Jalons , en triomphe , portés ;
 Des guirlandes de fleurs chargent leur tête altière ,
 Et leur nom célébré parcourt l'Europe entière .

Audacieux mortels ! quel intrépide effort
 Vous fait avec sang-froid , braver ainsi la mort ?
 C'est l'amour de l'estime : Ah ! cet amour suprême
 Est gravé , dans nos cœurs , par la main de Dieu
 même .

Pour cimenter les nœuds de la société :
 A l'amour de l'estime , il joignit la pitié :
 Des glaces du Groëland , aux campagnes de Rome ,
 Partout ce sentiment est naturel à l'homme :
 Il n'est pas même éteint dans l'ame des méchans .

Ainsi nos facultés , nos besoins , nos penchans ,
 Vers la société , nous appellent sans cesse .

Vainement, ô Rousseau ! dans ta folle sagesse,
 Tu traites ces raisons de mensonges, d'erreur ;
Ton génie indocile en impose à ton cœur.

